

πάρεσιν ἢ κεχώρισται. Die in ihrem Grundbestand auf hellenistische Zeit zurückgehenden τύποι ἐπιστολικοί tragen nach A. Brinkmanns Nachweis<sup>5)</sup> lokalägyptisches Gepräge, wie allem Anschein nach auch unser Papyrus.<sup>6)</sup>

Hiermit ist unser Beweisgang abgeschlossen, der natürlich bei der Dürftigkeit und Unsicherheit der Textreste keine Evidenz für sich beanspruchen kann. Es ist sehr zu wünschen, daß neue Bruchstücke aus der Heidelberger Sammlung weiteren Aufschluß bringen. Der verdiente Bearbeiter macht uns erfreulicherweise Hoffnung darauf (S. 35).

Würzburg

R u d o l f K a s s e l

## Observations critiques et exégétiques sur divers passages d'auteurs latins et grecs.

Dans Lucrèce: *De la Nature*, III, 931—39 la Nature est censée adresser des reproches à un mortel, en lui demandant pourquoi la mort lui arrache des gémissements et des pleurs (934), pourquoi il ne veut point, tel un convive rassasié de la vie, s'en aller (938), pourquoi il ne veut point prendre avec résignation un repos que rien ne troublera (939). Et plus loin (955, 952, 953) le poète se demande si la Nature n'aurait pas raison d'élever la voix et de gourmander d'un ton plus sévère un vieillard tout chargé d'ans qui se plaindrait et se lamenterait sans mesure sur le malheur de mourir. Elle lui dirait d'essuyer ses larmes et d'étouffer ses plaintes, puisqu'il a épuisé toutes les joies de la vie avant d'en venir à la décrépitude (956). Mais, comme il désire toujours ce qu'il n'a pas et qu'il fait fi de ce qui lui est donné, sa vie s'est écoulée incomplète et sans joie (957, 958). Par ces reproches la Nature fait comprendre à ce

5) Rh. Mus. 64 (1909) 310—17. Über spätere Überarbeitungen C. W. Keyes, Am. J. Phil. 56 (1935) 28—44.

6) Siegm. S. 37. In diesem Zusammenhang wird man daran erinnern dürfen, daß wir just aus der Zeit, in die unser Papyrus nach der Schrift gehört (Gerhard S. 38: 250—210 v. Chr.), von den 'γελοιασταί' hören, die zu den Gelagen des Ptolemaios Philopator zugezogen wurden (Athen. VI 246 c).

béâtre<sup>1)</sup> qu'il a mal joui de la vie: male vixit, aurait dit de lui Sénèque<sup>2)</sup>. Et elle lui recommande (961, 962):

Nunc aliena tua tamen aetate omnia mitte,  
aequo animoque agendum + magnis + concede: necessesit.

Dans l'apparat critique de son édition Ernout note à 962: agendum L: agendum<sup>3)</sup> OQ || magnis OQ: iam aliis *Mar*, dignis *Lachm*, magnus *ensor Orellii Jenensis*, *Munr.* gnatis *Bern*, alii alia. || L'apparat critique de Diels: T. Lucreti Cari *De rerum natura* (Berolini, 1923) présente: gnavis Woltjer (cf. Hor. ep. II 2, 213 *decede peritis*): magnis OQ, *quod frustra tuebatur Löfstedt Beitr. (Üpps. 1907) 81*. Tout en mettant gnavis dans son texte, Diels traduit gnavis concede par: *Mach' den Klügeren Platz*. C'est à bon droit qu'il renvoie à Hor. ep. II 2, 213, où les *periti* sont ceux à qui l'âge a appris la sagesse. Je rendrais le passage d'Horace en allemand par: *mach' Platz den Klugen, denen, die Lebensweisheit haben*. Le même sens est exigé dans le passage de Lucrèce. Mais gnavis ne signifie pas *sage*<sup>4)</sup>. Bailey a dit au sujet de la conjecture *gnavis*: „the word is improbable“; disons plutôt qu'il est „wrong“. Woltjer et Diels se sont trompés de vocable. C'est *gnaris*, synonyme de *peritis*, que réclame le contexte. Cf. S. P. Festus: *De verborum significatu* (ed. Lindsay, Lipsiae, 1913) p. 84: *Gnarus* quum significet id, quod sciens, peritus, tamen invenimus *prognare* significare aperte. Je corrige donc magnis en gnaris et je traduis les deux vers en français par: *Mais maintenant quitte tous ces biens qui ne sont plus compatibles avec ton âge, et, sans regret, allons, voyons! cède la place aux sages: il le faut*.

1) J'adopte avec Heinze dans son édition de Lucretius: *De rerum natura, Buch III* (Leipzig, 1897) et avec Ernout la correction *balatro* proposée au v. 954 par un anonymus in Turnebi *Advers.* XX 26. D'après le Thesaurus s. v. *balatro* Schol. Hor. *Sat.* 2, 3, 166 donne de ce vocable l'explication suivante: *balatrones dicuntur rustici homines inepti et triviales*.

2) Au v. 958 Bailey note dans *De rerum natura*, vol. II, *Commentary*, I—III, p. 1155: So Seneca *Ep.* 23,9 attributes to Epicurus the saying *male vivunt qui semper vivere incipiunt*, and explains it *quia semper illis imperfecta vita est*.

3) Je classe cette altération parmi la suggestion de lettres du mot contigu antérieur, dont j'ai relevé des exemples dans mon *Essai sur la méthode de la critique conjecturale appliquée au texte d'Aristophane*, p. 44,4.

4) Pour le sens de ce mot cf. le grammairien Festus: *De verborum significatu* (ed. Lindsay, Lipsiae, 1913) p. 168: *Navus*, celer ac strenuus a navium velocitate videtur dictus.

et en allemand par:

Doch gib alles jetzt auf, was sich nicht mehr schickt für dein Alter,

Ohne zu murren, wohlan! Mach Platz den Klugen; es muß sein!

On voudra savoir comment l'altération du texte s'est passée. Il y a eu d'abord doublement de la lettre finale de *agedum*; ensuite on a écrit dans l'interligne au-dessus de la syllabe *ma* les lettres *gn* pour rectifier le texte *agedummaris*. Malheureusement un sciolus, ayant mal compris où il fallait faire rentrer les lettres surchargées, les a placées après le *a* au lieu de leur rendre la place avant le *a*. J'ai relevé maintes fautes de ce genre dans le § 23 de mon *Essai*: Les fautes dues aux surcharges rectificatives, p. 142—145.

Dans Cicéron, *Tusc. I*, 113 nous lisons: *Cum enim illam ad sollemne et statum sacrificium curru vehi ius esset satis longe ab oppido ad fanum morarenturque iumenta, tum iuvenes . . . ad jugum accesserunt.*

Ce texte est gâté par le mot *ius*. Ni la traduction de J. Humbert dans l'édition Budé: „le rite“, ni les expressions allemandes: „*religiöser Gebrauch, gesetzliche Bestimmung*“ ne le justifient. Je n'hésite pas à approuver la belle correction de R. Sydow<sup>5)</sup>: *Cum . . . in usu esset*, qu'il appuie de plusieurs passages de Cicéron: *Lael.* 18 *quae sunt in usu vitaeque communi*; *Tusc.* 3, 11 et *Verr.* 3, 188 *in consuetudine est*; *De Orat.* 1, 12, *Leg.* 2, 23 et de Quintilien: 12, 11, 15 *in more est*. A ces locutions j'ajoute le grec *ἐν ἔθει ἐστὶ*: *il est d'usage, c'est la coutume* qui s'emploie à côté de *ἐθος ἐστὶ*, comme *in more est* à côté de *mos est*, et je cite à titre d'exemple Thuc. II, 64, 2: *ταῦτα γὰρ ἐν ἔθει . . . ἦν*, ce qui en latin serait: *id enim in more erat*. Voici comment je m'explique l'altération de *in usu* en *ius*: Ne tenant pas compte de l'*n* final représenté par un trait horizontal sur l'*i*, les copistes ont mélu *īusu* en *ius*<sup>6)</sup>. Croyant un nouveau verbe nécessaire à la partie de la phrase: *satis longe ab oppido ad fanum*, Sydow insère après *in usu esset*: *(et esset)*, ce que, pour ma part, je trouve franchement mauvais. Les deux prépositions *ad* ont une valeur tout à fait différente. Les mots *ad sollemne et statum sacrificium* expriment le but de l'action, alors que *satis longe ab oppido ad fanum* indique, comme *sacerdos advecta in fanum* au début de

5) Dans *Rhein. Mus. N. F.* 82, 1933, p. 327.

6) Cf. sur cette catégorie de fautes mon *Essai*, p. 19.

la phrase suivante, le lieu où il était d'usage de conduire la prêtresse. La variante opus que présente l'apparat critique de l'édition Budé me fait l'effet d'une glose primitivement adscrite au texte par un grammairien qui voulait lire usus au sens de *besoin*. Opus a ce sens entre autres chez Plaute, *Merc.* 584: quod usust et chez César, *De Bello Gallico* IV, 2, 3: cum usus est et VI, 15, 1: cum est usus.

La dixième poésie de Catulle, un petit tableau de mœurs fort curieux, commence par nous montrer Varus emmenant Catulle voir sa belle, une charmante petite catin (v. 3 scortillum). Arrivés chez elle, les deux amis devisent de différents sujets, entre autres du voyage de Catulle en Bithynie. A la question qui lui est adressée pour savoir ce qu'il a ramené de là-bas, Catulle, voulant devant cette fille se donner l'air d'être riche, se vante d'avoir pu se procurer huit esclaves de belle prestance (v. 20 octo homines rectos). Là-dessus la sottise et fâcheuse<sup>7)</sup> donzelle dit à Catulle les paroles suivantes qui se lisent dans les vers 25—27: «Quaeso», inquit, «mihi, mi Catulle, paulum istos commoda; nam volo ad Sarapim deferri.»

«*Je t'en prie, dit-elle, mon cher Catulle, prête-moi un peu tes hommes, je veux me faire porter au temple de Sarapis.*» J'ai emprunté le texte et la traduction à la troisième édition revue et corrigée par Georges Lafaye, Paris, 1949. Lafaye a flanqué de deux croix le mot commoda qui a le privilège d'avoir mis en défiance certains critiques. Le commentaire explicatif d'E. Benoist dans le tome second des *Poésies* de Catulle (texte et traduction en vers français) par Eugène Rostand, Paris, 1882, signale diverses conjectures: Quo modo? d'Ellis, commodo de Scaliger, commodum (enim) de Hand, Haupt, Schwabe, Munro, Baehrens, commode (enim) de L. Müller, commoda (féminin singulier se rapportant au sujet de volo deferri) de K. P. Schulze, *De Catullo Graec. imit.*, p. 6. Lafaye a eu raison de ne prendre en considération aucune de ces conjectures, et, comme l'accusatif istos réclame un verbe à l'impératif, il a bien rendu mihi . . . commoda par: *prête-moi*; mais,

7) Cf. v. 33: Sed tu insulsa male ac molesta vivis. *Mais toi, tu es terriblement sottise et fâcheuse*. Pour vivis, terme de langage commun, équivalant à *es* je renvoie à Plaute, *Bacch.* 614: Incredibilis imposque animi, inamabilis, inlepidus vivo, Térence, *Eun.* 1031: equis me hodie vivit fortunator?, Cicéron, *Ad Fam.* 14, 1, 2: Quod si nostris consiliis usi essemus . . ., beatissimi viveremus, *Ad Att.* 3, 5: Ego vivo miserrimus et maximo dolore conficior.

le a final de l'impératif étant long par nature, il a cru devoir suspecter, lui aussi, la leçon manuscrite *commoda*. Pour rétablir le mètre Doering proposait de lire: *istos da; modo*. Sa conjecture est arbitraire et améthodique; elle n'est qu'un pis-aller. M'appuyant de quelques passages de Plaute<sup>8)</sup> où le a final de l'imperatif est exceptionnellement bref: *lubet roga* (*Men.* 1106), *Roga numquid* (*Poen.* 1008), *Roga circumducat* (*Most.* 680), *ama quid lubet* (*Curc.* 38), *Roga quod lubet* (*Curc.* 708), je crois pouvoir sauvegarder ce *commoda* formant le dactyle du vers phalécien, et je me fie à la traduction de Lafaye, sauf que je rendrais le pronom *istos* plutôt avec Rostand par: *ces gaillards*.

R. Flacelière a établi le texte de Plutarque p. 438 A 3—5 comme suit<sup>9)</sup>: "Όταν οὖν ἀρμόστως ἔχη πρὸς τὴν τοῦ πνεύματος ὡσερ φαρμάκου κρᾶσιν ἢ φανταστικὴ καὶ μαντικὴ δύναμις, ἐν τοῖς προφητεύουσιν ἀνάγκη γίγνεσθαι τὸν ἐνθουσιασμόν. Dans sa traduction: *Quand donc la faculté imaginative et divinatoire se trouve bien ajustée à l'état d'exhalaison, comme à un remède adéquat, alors les prophètes éprouvent nécessairement l'enthousiasme* l'expression *bien ajustée* ne correspond pas à l'adverbe ἀρμόστως. Il faut rétablir avec E. Schwartz <εὖ>αρμόστως. Cf. Isocrate, *Busiris*, p. 223, 12: 'Εώρα γὰρ τοὺς μὲν ἄλλους τρόπους οὐκ εὐκαίρως οὐδ' εὐαρμόστως πρὸς τὴν τοῦ σύμπαντος κόσμου φύσιν ἔχοντας. Dans la minuscule les lettres *eu* et *ou* tombent aisément après οὖν. Je cite comme exemple Aristophane *Ach.* 359: Τί οὖν <οὐ> λέγεις...; La négation a été restituée par le grammairien Triclinius. Cf. à ce sujet l'*Introduction*, p. XVIII, n. 3 de mon édition.

L'apparat critique de Flacelière présente à p. 438 D 4: συνεχέσι Wyt.: δξέσι: δξείαις Reiske: παραλλάξεσι χρησθαι <καὶ> Pohlenz. En adoptant la conjecture de Wyttenbach, Flacelière rend la phrase: Εἰσι δ'οἱ καὶ τὰ ἐπάνω φάσκοντες οὐχ ὑπομένειν, ἀλλ' ἀπαυδῶντα πρὸς τὸ αἰδῖον καὶ ἀπειρον συνεχέσι χρησθαι μεταβολαῖς καὶ παλιγγενεσίαις par: *Il en est même qui prétendent que les régions supérieures elles-mêmes ne sont pas à l'abri de ses atteintes<sup>10)</sup> et que, cédant à son éternité et à son infinité, elles subissent des transformations et des renouvements*

8) Je cite d'après le texte établi par A. Ernout.

9) Cf. Robert Flacelière, *Sur la Disparition des Oracles*, Société d'Édition *Les Belles Lettres*, Paris, 1949.

10) C. à d. des atteintes de l'ἀπειρος χρόνος (p. 438 D 1).

*successives*. Ne vaudrait-il pas mieux changer ὀξέσι en l'adverbe ἔξῃς, avec lequel on obtiendrait le même sens: *elles subissent à tour de rôle des transformations et des réformations*? Le voisinage du verbe χρῆσθαι a causé la mélecture ἔξῃς en le datif pluriel neutre ὀξέσι que Reiske a malencontreusement remplacé par le féminin ὀξείαις. Est-il besoin de dire que l'adverbe ἔξῃς, qu'Hésychios a glossé par ἐφεξῆς, et la forme épique ἔξείης signifient: *successivement, tour à tour*? A titre d'exemple citons Homère, Il. XXII, 239—40:

πατήρ καὶ πότνια μήτηρ λίσσονθ' ἔξείης γουνούμενοι,  
 „mon père et ma digne mère m'ont supplié tour à tour, en se jetant à mes pieds.“ (Trad. Mazon.)

Revisant, au début de 1952, mon texte de *Lysistrata*, j'ai reconnu que dans le vers 1218, au lieu de garder la leçon de R χωρίον, j'aurais dû faire mienne l'excellente correction de van Leeuwen πρᾶγμ' ἄγαν et écrire: Φορτικὸν τὸ πρᾶγμ' ἄγαν: *Le procédé est trop grossier*, en allemand: *Das Verfahren ist zu plump*. Pour expliquer l'altération il faut partir de la première scholie de R au v. 1218: τὸ πρᾶγμα, τὸ καῦσαι ὑμᾶς. W. Rutherford, *Scholia Aristophanica*, t. II, p. 243, a eu la malheureuse idée d'en faire deux notes, l'une au v. 1218: τὸ χωρίον(?): τὸ πρᾶγμα, l'autre au v. 1219: τοῦτο: τὸ ὑμᾶς καῦσαι. La scholie au v. 1220: ὑμῖν, τοῖς θεαταῖς aurait dû lui montrer que τὸ πρᾶγμα est le lemma, dont τὸ καῦσαι ὑμᾶς est l'explication. La deuxième scholie de R: φορτικὸν μὲν ἔστι τὸ εἰσελθεῖν εἰς τὴν σκηνὴν μετὰ λαμπάδος καὶ καταφλέξει τινά était également destinée au v. 1218. Par le mot χωρίον placé à la tête de la scholie le grammairien avait voulu qualifier le passage de τόπος (κοινός), de *lieu commun*. Ce terme de rhétorique a été pris pour la leçon du texte et en a supplanté le substantif πρᾶγμ' et forcément aussi l'adverbe ἄγαν.

J'aurais dû me ranger encore à l'avis de van Leeuwen et de la généralité des éditeurs avant lui et laisser avec R les vers 1273—1278 à *Lysistrata*, qui reprend ici sa recommandation des vers 1186—1187. De même il faut attribuer avec Bergk le v. 1295 rétabli par Willems à *Lysistrata*, et non pas au *Prytane*.

A propos du sens de κτήμασι dans Sophocle, *Ant.* 782.

Il est regrettable que Mazon n'ait pas adopté l'interprétation que Schneidewin dans son édition d'*Antigone* (1860) et Ellendt dans son *Lexicon Sophocleum* avaient donnée du mot

κτῆμασι, en le rendant par: *objet de possession, proie* <sup>11)</sup>. Masqueray l'avait prise en considération, comme nous fait voir sa traduction de δς ἐν κτῆμασι πίπτεις: *qui t'abats sur les êtres dont tu t'empares*. On sait que le substantif κτῆμα s'emploie tout aussi bien de personnes que de choses dont on prend possession. Dans le *Commentaire* de son édition d'*Antigone* (1895) Conradt cite un exemple frappant de Platon, *Phédon* 62 d: εἴπερ ὁ νυνδὴ ἐλέγομεν εὐλόγως ἔχει, τὸ θεόν τε εἶναι τὸν ἐπιμελούμενον ἡμῶν καὶ ἡμᾶς ἐκείνου κτῆματα εἶναι.

Le Choeur qui vient d'entendre l'amour l'emporter sur le devoir filial chante dans deux strophes (vers 781—800) la puissance irrésistible de ce démon malfaisant qu'est à ses yeux Éros. Voici comment je traduis la première strophe (vers 781—790) en français et en allemand:

*Éros, invincible au combat, Éros qui fonds sur ta proie, qui es à l'affût sur les tendres joues de la jeune fille, tu passes les mers et visites les cabanes rustiques; et pas un être parmi les dieux ni parmi les hommes éphémères n'est capable de t'échapper. Qui tu tiens est en délire.*

*Eros, Allsieger im Kampf, Eros, der du auf deine Beute dich stürzest, der du auf der Jungfrau zarten Wangen lauerst, du wandelst über das Meer dahin und suchst die ländlichen Hütten heim; und keiner der Unsterblichen vermag dir, noch der Eintagsmenschen, dir zu entfliehen. Wer dein ist, raset.*

Pour expliquer ἐννοχεύεις je pars de la glose d'Hésychios: νυχεύει · κρύπτει · νυκτερεύει, οὐ κρύπτει, à mon sentiment, serait à corriger en κρυπτεύει: *il se tient caché, en embuscade*. Cf. Xénophon, *Cyr.* IV, 5, 5: Ὁ μὲν οὖν Κύρος . . . πολλοὺς αὐτῶν διέπεμψε καὶ ἐκέλευσε κύκλω τοῦ στρατοπέδου κρυπτεύειν. Ἐννοχεύεις signifie donc: *tu es en embuscade, à l'affût*. Au sujet de ὁ δ' ἔχων Schneidewin a noté: „ὁ ἔχων, sé, *wer dich als seinen Herrn hat*, wie man sagt ὁ πόθος ἔχει με und ἔχω τὸν πόθον.” J'ai remplacé ὁ δ' ἔχων sé (scil. κεκτημένον): *Qui t'a pour maître* par: *Qui tu tiens*, c. à d.: *Celui dont tu es maître*, en rapprochant La Fontaine, livre IV, 1 (fin):

11) Il y a une quarantaine d'années, le substantif κέρμα joint à ἔλωρ chez Hom. *Il.* V, 488, *XVII*, 151, *Od.* III, 271, V 473 m'avait fait penser à κέρμασι. Si j'avais publié cette conjecture, Masqueray aurait pu l'ajouter à la douzaine énumérée par Jebb. Le datif κτῆμασι que Desrousseaux semble devoir à Suidas (cf. le dictionnaire grec-allemand de Pape s. v. πτῆμα), ou qu'il s'est ingénié à former dans la *Revue des Études Grecques*, 51, 1938, p. XIII est aussi inacceptable que les autres propositions.

Amour! Amour! quand tu nous tiens,  
On peut bien dire: Adieu prudence!

Dans *Ant.* 613—614:

οὐδὲν ἔρπει

θνατῶν βίῳτῳ πάμπολις ἐκτὸς ἄτας

Dain et Mazon, d'accord avec Masqueray, ont approuvé la conjecture de Heath πάμπολύ γ'. J'ai traité brièvement de ce passage dans la *Revue des Études Grecques*, LXVI, 1953, p. 54—55, et je persiste à croire qu'avec le mot παντελής le texte authentique est rétabli. Les *Beiträge zur Erklärung des Sophokles*, Heft II, p. 67 (Wien 1857) de H. Bonitz m'ont appris récemment que Lange avait proposé l'adjectif παντελής et qu'il avait interprété les vers ainsi: „Nichts naht (wird zuteil) dem Menschenleben als etwas *Vollkommenes* ohne ἄτη" oder: „Nichts *Vollkommenes* naht dem Menschenleben.“ „Rien n'échoit en partage à la vie des hommes comme quelque chose de *parfait* sans ἄτη" ou: „Rien de *parfait* n'échoit à la vie des hommes.“ C'est à bon droit que Bonitz n'a pas donné créance à Lange. Παντελής a, comme j'ai dit, la fonction de l'adverbe παντελῶς. Qu'on me permette d'ajouter ici pour les lecteurs de langue allemande à ma traduction française: *Dans la vie des mortels, rien n'a son cours absolument à l'abri du malheur* ma traduction allemande: *Im Leben der Sterblichen geht nichts durchaus frei von Unheil seinen Gang.*

Les *Grenouilles* d'Aristophane se terminent par les six hexamètres suivants du Choeur:

Πρῶτα μὲν εὐοδίαν ἀγαθὴν ἀπιόντι ποητῇ

εἰς φάος ὀρνυμένῳ δότε, δαίμονες οἱ κατὰ γαίας,

τῆδὲ πόλει μεγάλων ἀγαθῶν ἀγαθὰς ἐπινοίας.

Πάγχυ γὰρ ἐκ μεγάλων ἀχέων παυσαίμεθ' ἂν οὕτως

ἀργαλέων τ' ἐν ὄπλοις ξυνόδων. Κλεοφῶν δὲ μαχέσθω

κἄλλος ὁ βουλόμενος τούτων πατρίοις ἐν ἀρούραις.

Les traducteurs ne sont pas d'accord sur la signification de certains mots dans les vers 1531—33. Poyard, en escamotant l'adverbe πάγχυ, rend le vers 1531 par: „Mettez ainsi fin (!) aux terribles maux qui nous accablent.“ Willems et Van Daele traduisent: „Ainsi serons-nous finalement affranchis de grandes calamités“, et: „Nous serons ainsi complètement délivrés de grands chagrins“, comme si le texte présentait l'aoriste *passif*. Mais le *moÿen* παύεσθαι ἐκ = παύειν ἑαυτὸν ἐκ<sup>12)</sup>

12) Cf. par exemple ἀναπαύειν ἑαυτὸν ἐκ τῆς κακοπαθείας: *se remettre de sa souffrance*, dans Polybe III, 42.

équivalait au latin *se liberare, se recreare ex = se délivrer, se remettre, guérir de, sich befreien, sich erholen, genesen von*. Seeger avait bien saisi la valeur de *πανοσάμεθ' ἄν*<sup>13)</sup> en traduisant: „So nur mögen von Jammer und Not wir gründlich genesen.“ Dans la récente traduction allemande de Heubner<sup>14)</sup>: „Sicher genesen wir so von unsrer schweren Bedrängnis“ l'adverbe *sicher* est inacceptable. Πάγχι signifie: *complètement, gründlich*. Ἀργαλέων τ' ἐν ὄπλοις ξυνόδων a été mécompris par Kock, Willems et Heubner, qui l'ont rendu par: „von der Gestaltungen lästigem Zwang“ et par: d'odieux appels aux armes“.

Le poète n'a pas en vue l'enrôlement des soldats pour faire la guerre, ce qui se dit en grec ὁ κατάλογος. Et l'action d'enrôler se dit καταλέγειν (Ar. *Ach.* 1065 et *Lys.* 394) ou καταλόγους ποιεῖσθαι (Thuc. VI, 26,2). Dans notre passage il s'agit bien des rencontres sur le champ de bataille. On sait que chez les historiens ἡ σύνοδος et συνέρχεσθαι ont le sens de *rencontre, combat et se rencontrer dans un combat*. Cf. Thuc. III, 107 et V, 70 où il emploie même la tournure hardie: μάχη ὑπὸ ἀξιολογώτατων πόλεων ξυνελθούσα = μάχη, ἐν ἣ ἀξιολογώτατοι πόλεις ξυνῆλθον: *un combat où se rencontrèrent les forces des États les plus considérables*. Seeger a rendu ἀργαλέων τ' ἐν ὄπλοις ξυνόδων par: „Ledig des leidigen Waffengeklirrs.“ Mais on n'a pas besoin de s'éloigner de l'original; on n'a qu'à remplacer la traduction littérale: *von leidigen Zusammenstößen in Waffen, de douloureuses rencontres en armes, comme traduit Van Daele, par: von leidigen Waffengängen*. Enfin, le terme κάλλος ὁ βουλόμενος τούτων a intrigué les traducteurs, qui ont escamoté ou mal interprété le pronom τούτων<sup>15)</sup>. Chez Seeger nous lisons: „oder wer sonst es begehrt“, chez Poyard: „et (quant) à ses pareils. . . s'il leur plaît“, chez Willems: „ou tout autre de ses pareils“, chez Heubner: „und wen sonst es gelüster“. Van Daele a même fait une impardonnable faute de syntaxe en prenant τούτων pour le complément d'objet de βουλόμενος: „et quiconque aime ces choses“. Poyard et Willems doivent leur texte à la scholie: καὶ οἱ ἄλλοι, ὅσοι τούτω ὅμοιοί εἰσι ξένοι. On aurait dû voir que τούτων se rapporte aux démagogues signalés dans le vers 1506 et suivants. Οὗτος se prend très souvent dans un sens emphatique, en parlant

13) Les éditions commentées de Fritzsche, Kock, van Leeuwen, Radermacher et d'autres nous en doivent l'explication.

14) Dr. Heinz H., Aristophanes, *Die Frösche*, Recl.-Verlag, Stuttgart, 1951.

15) Les éditions commentées n'en donnent pas d'explication.

de personnes ou de choses insignes dans leur genre. Alors il se traduit exactement en latin par *ille*, en français par *ce fameux*, en bonne ou mauvaise part, en allemand par *der berüchtigte, der Bursche, der Kerl* ou *der berühmte, der bekannte*. Il va sans dire que dans notre passage οὗτος est employé en mauvaise part, comme par exemple dans *Gren.* 428:

Καὶ Καλλίαν γέ φασι,  
τοῦτον τὸν Ἴπποβίου,<sup>16)</sup>  
κύσθου λεοντῆν<sup>17)</sup> ναυμαχεῖν ἐνημμένον.

Auch von Kallias, dem berüchtigten Sproß des Hippobios, sagt man, er nehme, mit eines Weibes Schampartie als Löwenfell auf dem Leib, an Seegefechten teil,

dans *Guêpes* 592—93:

Ἐἶτ' Εὐαθλος χῶ μέγας οὗτος κολακῶνυμος, ἀσπιδαποβλής,  
οὐχὶ προδώσειν ἡμᾶς φασιν, περὶ τοῦ πλήθους δὲ μαχεῖσθαι.

Dann beteuern Euathlos und der berüchtigte große Kriecheronymos, der Schildwegwerfer, sie würden uns nie verraten, doch zum Wohle der Volksmasse kämpfen, et dans *Thesmoph.* 450-51:

νῦν δ' οὗτος ἐν ταῖσιν τραγῳδίαις ποιῶν<sup>18)</sup>  
τοὺς ἀνδρας ἀναπέπεικεν οὐκ εἶναι θεούς.

Jetzt aber sind die Männer von diesem Burschen, wenn in seinen Tragödien Götter er darstellt, beschwätzt, es gebe keine. Pour terminer, je donne ma traduction des derniers vers des *Grenouilles*: Glückliche Fahrt fürs erste verleiht dem scheidenden Dichter, der zum Licht aufsteigt, ihr Gewalten der Tiefe! Und schenkt unsrer Stadt auf ihres Heiles Fülle gerichtete heilsame Gedanken! Gründlich dürften wohl so wir genesen von schwerer Bedrängnis und leidigen Waffengängen. Kleophon aber, und wer sonst von den berüchtigten Burschen Lust hat<sup>19)</sup>, kämpfe in seinem Heimatlande! (Pluton geht mit seinem Gefolge ins Haus; Dionysos, Aischylos und der die von Pluton gewünschten Geleitslieder singende Chor ziehen durch die rechte Parodos zur Oberwelt ab.)

Strasbourg

Victor Coulon

16) Je n'adopte plus la conjecture Ἴπποκίου de Sternbach.

17) Sur κύσθου λεοντῆν cf. Willems, Aristophane, tome III p. 38, n. 3 et surtout p. 113.

18) Cf. *Revue des Études Grecques* 39, 1926, p. 348—50 et 42, 1929, p. 17—18.

19) Cf. *Ploutos* 928—29:

ΣΥ. Καὶ μὴν προσελθέτω πρὸς ἑμ' ὁμῶν ἐνθαδὶ ὁ βουλόμενος.

Sy. (drohend) So wag doch, wer von euch Lust hat, an mich hier sich ran!